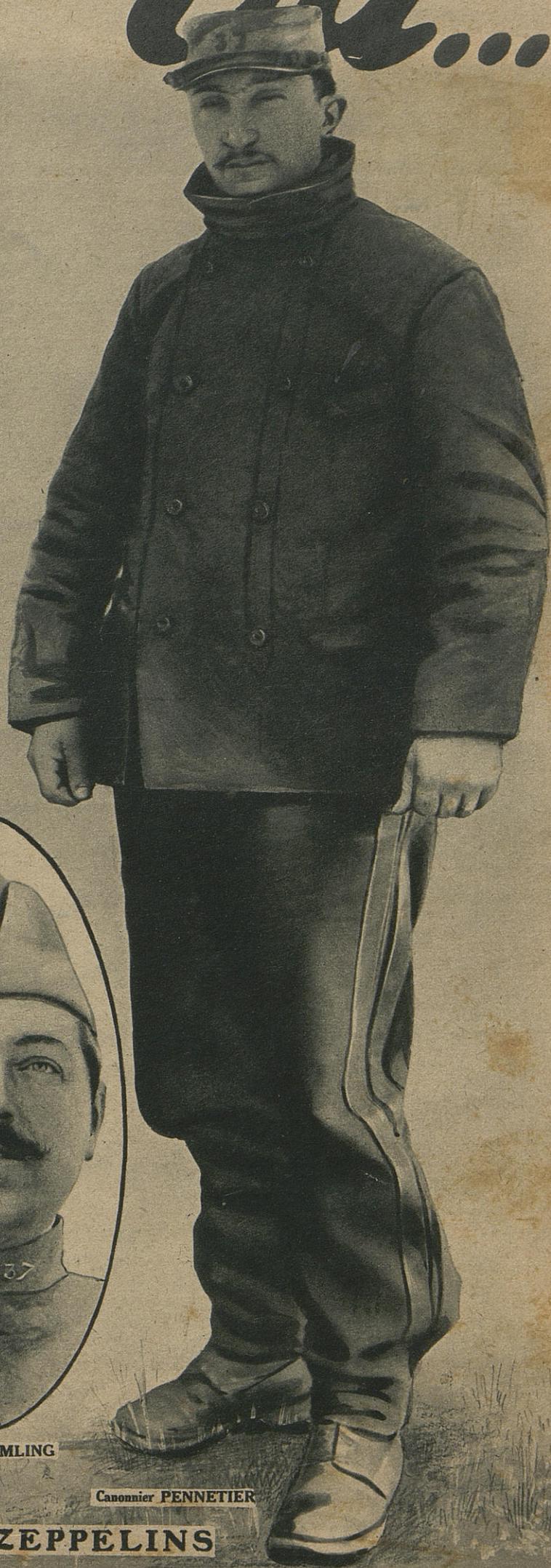


J'ai vu...



Adj. GRAMLING

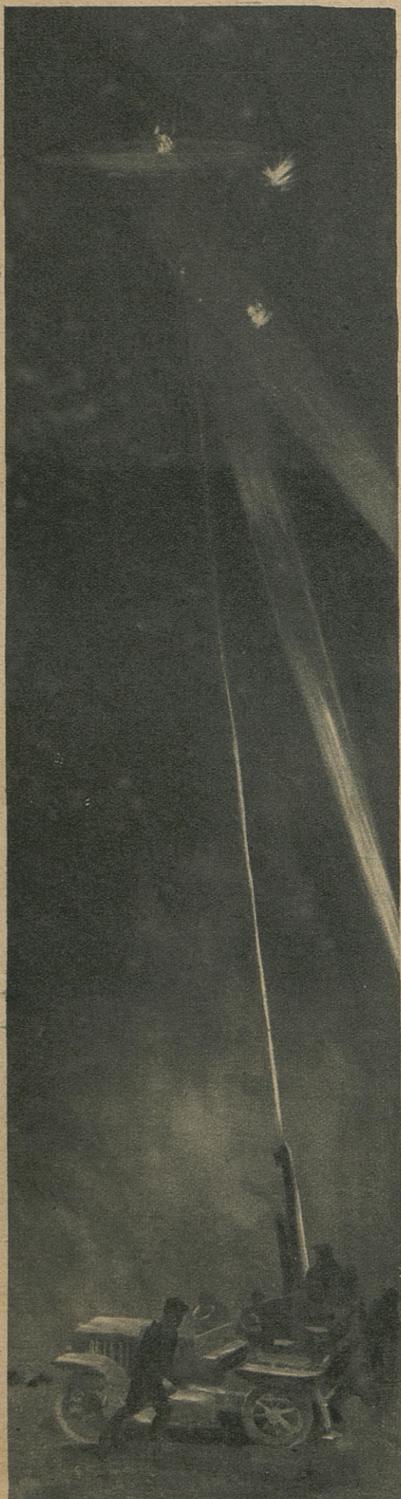
Canonier PENNETIER

Lt. JACQUES DE LESSEPS

LES TUEURS DE ZEPPELINS

Le lieutenant Jacques de Lesseps prit en chasse, dans la nuit du 25 janvier, le Zeppelin qui bombardait Paris. Il le blessa mortellement, et le monstre alla s'échouer près de S'- Quentin. Le canonier Pennetier tira l'obus incendiaire qui foudroya le Zeppelin de Revigny.

Dans ce numéro : UN HÉROS DE VINGT ANS : L'AVIATEUR GUYNEMER, par J. MORTANE. — LA GUERRE SOUS-MARINE, par A. ROUSSEAU



L'obus incendiaire traverse le zeppelin.



Complètement embrasé, le Z-77 s'abîme sur

UN COUP DE MAÎTRE : UN ARTILLEUR FRANÇAIS ABAT

Un habile coup de canon vient de prouver aux Allemands que leurs monstres aériens ne sont pas invulnérables. Tous feux éteints, un zeppelin de marine, le Z-77, voguait lundi soir vers huit heures

et demie à 1800 mètres de hauteur, se dirigeant vers la gare de Revigny. Soudain, le monstre qui n'est plus guère qu'à 3 kilomètres de son but est pris dans les faisceaux lumineux de nos projecteurs.



le sol en moins de dix minutes.

(Composition de Léon Fauret, d'après les croquis d'un témoin.)

Autour des débris calcinés du ballon.

UN ZEPPELIN PRÈS DE REVIGNY (21 février.)

Un obus à fusée éclate près de lui, c'est la section d'auto-canon de Revigny qui prend le zeppelin en chasse. Un second coup de canon retentit, puis un troisième et un obus incendiaire traverse son énorme

carcasse. Une lueur rougeâtre court le long du ballon qui bientôt est entièrement embrasé; en bas, les artilleurs saluent par un cri de victoire l'agonie du monstre qui, dix minutes après, s'abîme sur le sol.

Fai vu.

Le corps

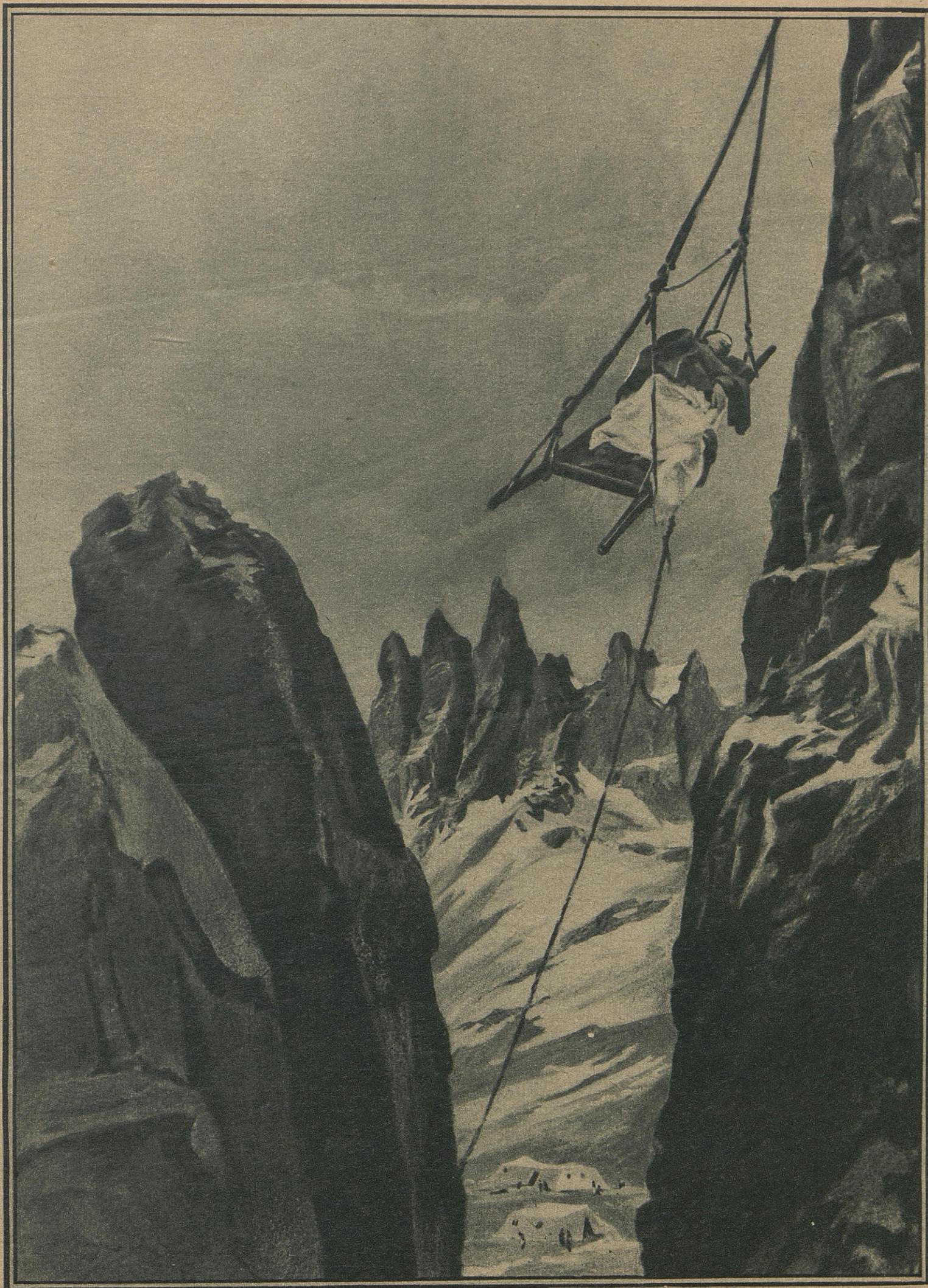
du feldwebel qui sauta de la nacelle à 300 mètres du sol.



CE QUI RESTAIT DU ZEPPELIN L. Z. 77 ET DE
SON ÉQUIPAGE, LE LENDEMAIN DE SA CHUTE

Le cliché ci-dessus a été pris au petit jour du mardi 22 février, c'est-à-dire dix heures après que le zeppelin eut été abattu. De l'appareil, il reste, avec l'hélice qui s'est enfoncée profondément dans le sol, un immense amas de ferraille, tordue, brisée, déchiquetée ; de l'équipage, qui comprenait 22 hommes,

des cadavres brûlés, calcinés, méconnaissables. On les voit ici au premier plan. On sait maintenant que l'objet du raid du "L.-Z. 77" était la destruction de la gare de Revigny, voisine de Verdun de 50 kilomètres. Il empêchait ainsi nos renforts d'arriver, de ce point, sur la ligne de feu, pour la contre-offensive.



SUR LE FRONT ITALIEN : LA DESCENTE DU BLESSÉ

On sait que la lutte que les Italiens mènent contre les Autrichiens, avec une opiniâtreté qui ne tardera pas à être couronnée de succès, se dispute principalement dans une région montagneuse, hérissée de pics, balayée par un vent glacial. Si elle ne présente pas l'aspect triste et sans pittoresque de la guerre

souterraine de notre front, elle est peut-être plus dure encore à cause des difficultés du ravitaillement, de l'évacuation des blessés. Témoin ce document qui montre quelle vertigineuse descente vers la vallée doit faire un blessé, au milieu d'un paysage que Dante eût pu placer dans un cycle de son Enfer.



LA LEÇON DU GRAND CHEF. — ENTOURÉ DE SES OFFICIERS,

Là-bas, à l'aile droite du front, que le Kronprinz essaie de crever, par de furieuses attaques, qui depuis de longs mois ne réussissent pas, le général Dubail tient ses troupes en haleine. Chaque

jour, l'habile tacticien qui depuis le début des hostilités commande en chef, sur ce point de notre frontière, inspecte ses divers corps d'armée, réunissant ses officiers et leur donnant lui-même ses



LE GÉNÉRAL DUBAIL (+) LEUR DONNE SES INSTRUCTIONS

instructions. Plus que jamais nos grands chefs, le général Dubail surtout, doivent faire bonne garde. A grand renfort de publicité, le Kaiser vient en effet de faire annoncer sa réapparition sur le

front occidental, et son arrivée à Charleville avec tout son grand état-major a coïncidé avec les bruits sensationnels d'une offensive allemande sur Verdun. Le général Dubail est là pour lui répondre.

SUR LA RIVIERA : NICE PENDANT LA GUERRE. — LA LECTURE DU COMMUNIQUÉ REMPLACE LA BATAILLE DE CONFETTIS



C'était, il y a deux ans, l'époque de la "season" à Nice, qui devenait en février et en mars, suivant le style des journaux de l'époque, le "rendez-vous de toutes les élégances". C'était là que se lançaient chaque année toutes les modes audacieuses que Paris allait consacrer au printemps. Chaque après-midi, pendant

la grande semaine du Carnaval, une foule de masques bigarrés, de chars fleuris et parés, tenait la ville dans une atmosphère de joie un peu factice et de plaisirs. Aujourd'hui la lecture du communiqué de trois heures, les télégrammes

de guerre, les dépêches de toutes les agences sur le conflit mondial, et l'affichage des journaux locaux ont remplacé, comme distraction, et certes d'une autre nature, les batailles de fleurs de jadis. Sur l'avenue de la

Gare, devant les affiches des "Dernières Nouvelles", la foule déborde. On y voit un grand nombre d'officiers anglais et français en convalescence. Ils sont venus demander au soleil de la Riviera, à l'air de la Côte d'Azur d'une douceur divine, un renouveau de forces pour pouvoir reprendre leur place au combat.

LA GUERRE SOUS-MARINE (Suite) ⁽¹⁾

Par M. A. ROUSSEAU

Le 24, le contre-torpilleur anglais *Badger* éperonne un sous-marin allemand qu'il coule et le mois se finit par le torpillage, devant Douvres, du croiseur anglais *Hermes* par un sous-marin allemand.

Le mois de novembre ne fut pas signalé par un aussi grand nombre d'actions sous-marines ; cependant, le 3, le sous-marin anglais *D-5* saute sur une mine en poursuivant une force navale ennemie ; le 11, la petite canonnière anglaise *Niger*, mouillée à 2 milles de Deal, à l'entrée du Pas-de-Calais, est torpillée par un sous-marin allemand. Le 23, un sous-marin allemand était coulé sur la côte nord de l'Ecosse dans des circonstances assez curieuses. La présence de ce sous-marin, l'*U-18*, avait été signalée dans la matinée et un navire de guerre anglais, qui était à sa poursuite, l'éperonna à midi vingt. Le sous-marin disparut sous l'eau et, une heure après exactement, il remontait à la surface arborant le drapeau blanc. Il se rendait. Quelques instants après il sombrait juste au moment où il était accosté par le contre-torpilleur anglais *Garry* qui sauvait trois officiers et vingt-trois hommes d'équipage ; un seul marin s'était noyé. Il est à remarquer que, pendant le mois de novembre, le champ d'action des sous-marins allemands s'était très agrandi : il allait maintenant jusqu'aux limites extrêmes de la mer du Nord.

En décembre, on ne compte aucun fait de guerre sous-marine proprement dite dans la mer du Nord ; cependant les sous-marins ne restaient pas inactifs, soit qu'ils aient figuré dans l'attaque de la côte anglaise par une escadre allemande, soit qu'ils aient assisté à l'attaque aérienne de Cuxhaven, on les a toujours trouvés à l'œuvre. Dans le dernier engagement, pour la première fois, des appareils aériens et sous-marins ont été employés en un même combat par les deux partis adverses. L'opération était absolument sûre et avait été conduite des mieux par l'amirauté britannique.

L'année 1915 fut marquée dès son premier jour par une perte importante pour la flotte anglaise : le cuirassé *Formidable* était torpillé le 1^{er} janvier, entre 2 heures et 3 heures du matin, par un sous-marin allemand dans la Manche, non loin de Plymouth. Il coulait et entraînait avec lui au fond de la mer 548 marins et 34 officiers. Depuis aucun bâtiment de guerre n'a été torpillé dans les eaux entourant l'Angleterre, et si les sous-marins ont continué à y guerroyer, leurs opérations avaient pris un autre caractère : ils ont fait la guerre au commerce maritime. Ces opérations seront étudiées dans une autre partie.

Dans les autres mers, la guerre sous-marine contre les bâtiments de guerre a été confinée aux points où stationnaient des forces navales.

DANS LA BALTIQUE

Dans la Baltique, les opérations sous-marines ont commencé en octobre 1914. Le 13 de ce mois, le croiseur cuirassé russe *Pallada* était coulé par un sous-marin allemand ; le 26 janvier 1915, le petit croiseur allemand *Gazelle* subit le même sort de la part d'un sous-marin russe, ou peut-être anglais, suivant certaines dépêches.

Le 2 juillet, le cuirassé allemand *Pommern* est torpillé, mais tout donne à croire qu'il a pu revenir au port où il a été réparé. Le torpillage du *Pommern* est attribué à un sous-marin anglais comme aussi celui du croiseur de bataille allemand *Moltke*, de 23 000 tonnes, armé de dix canons de 280 millimètres. Les Allemands ont prétendu que le *Moltke* n'a pas été coulé, mais ils n'ont pu nier qu'il avait reçu de fortes avaries ayant entraîné une longue indisponibilité. Aussi bien pour le torpillage du premier que pour celui du second, les sous-marins anglais agissaient en liaison avec les forces navales russes qui ont réussi à arrêter l'avance allemande sur le littoral oriental de la Baltique.

Pendant que l'escadre russe était victorieuse à l'est de la Baltique, un sous-



Un héros de la guerre sous-marine : le commandant anglais Max K. Horton, qui, à bord du *E-9*, torpilla le "*Pommern*", la "*Hella*" et le "*S-118*".

marin anglais, l'*E-13*, à l'occident, dans le Sund, le plus oriental des trois détroits qui font communiquer cette mer avec la mer du Nord, s'échouait sur l'île danoise de Saltholm. Ce fut l'occasion d'un crime pour un torpilleur allemand, qui tira sur le sous-marin, bien qu'il fût dans les eaux territoriales danoises et que son équipage fût dans l'impossibilité de se défendre. Quatorze hommes sur un équipage en comptant vingt-neuf furent tués par le feu du torpilleur allemand, et le massacre ne finit que lorsqu'un torpilleur danois, le *Soeloeven*, s'interposa.

Dans la Baltique aussi, la guerre sous-marine affecta la forme commerciale qui sera décrite ailleurs. Mais les sous-marins ne négligèrent point leur rôle contre les navires de guerre ; le 8 octobre, l'un d'eux détruisait avec ses canons un transport allemand près des côtes allemandes ; le 23 du même mois, un autre coulait le croiseur allemand *Prinz-Adalbert*, de 9 000 tonnes, portant 4 canons de 210 millimètres, 10 de 150 et 12 de 88, et un autre encore coula, le 7 novembre, le petit croiseur allemand *Undine*, de 2 700 tonnes. Des dépêches de Copenhague ont annoncé la destruction

d'un autre croiseur du même type, le *Frauenlob*, à deux jours de distance. Enfin le 17 novembre une importante flottille de sous-marins anglais, déjouant la surveillance des patrouilleurs allemands, pénétrait dans la Baltique et, un mois après, le 17 décembre, le petit croiseur allemand *Bremen*, de 3 250 tonnes, lancé en 1903, était coulé, avec un grand torpilleur, dans la Baltique orientale.

DANS LA MÉDITERRANÉE ET L'ADRIATIQUE

La Méditerranée proprement dite n'a pas été le théâtre de la lutte des sous-marins contre les unités de combat ; il n'en est pas de même dans deux mers qui en dépendent : l'Adriatique et la mer Égée, dans lesquelles ils ont joué un rôle des plus importants.

Dans la première, les sous-marins autrichiens se signalèrent, en octobre 1914, en torpillant d'ailleurs sans succès le croiseur cuirassé *Waldeck-Rousseau* ; en décembre ils eurent plus de réussite contre notre cuirassé *Jean-Bart* qui fut attaqué par l'*U-12* dans le canal d'Otrante. Tout se borna pour ce cuirassé à des avaries matérielles ; il n'y eut aucun homme atteint. Le cuirassé avait été touché à l'avant et, grâce à la manœuvre adoptée, il put arriver au port par ses propres moyens.

Dans la nuit du 26 au 27 avril 1915, un autre de nos croiseurs cuirassés, le *Léon-Gambetta*, qui se trouvait en croisière au sud du canal d'Otrante, était torpillé ; malheureusement la torpille lui avait fait de plus graves blessures que celles subies par le *Jean-Bart*. Le *Léon-Gambetta* coulait en dix minutes. Tous les officiers périrent à leur poste ; cent trente-six hommes seulement, dont onze officiers, purent être recueillis par des navires envoyés d'urgence à leur secours par les autorités italiennes.

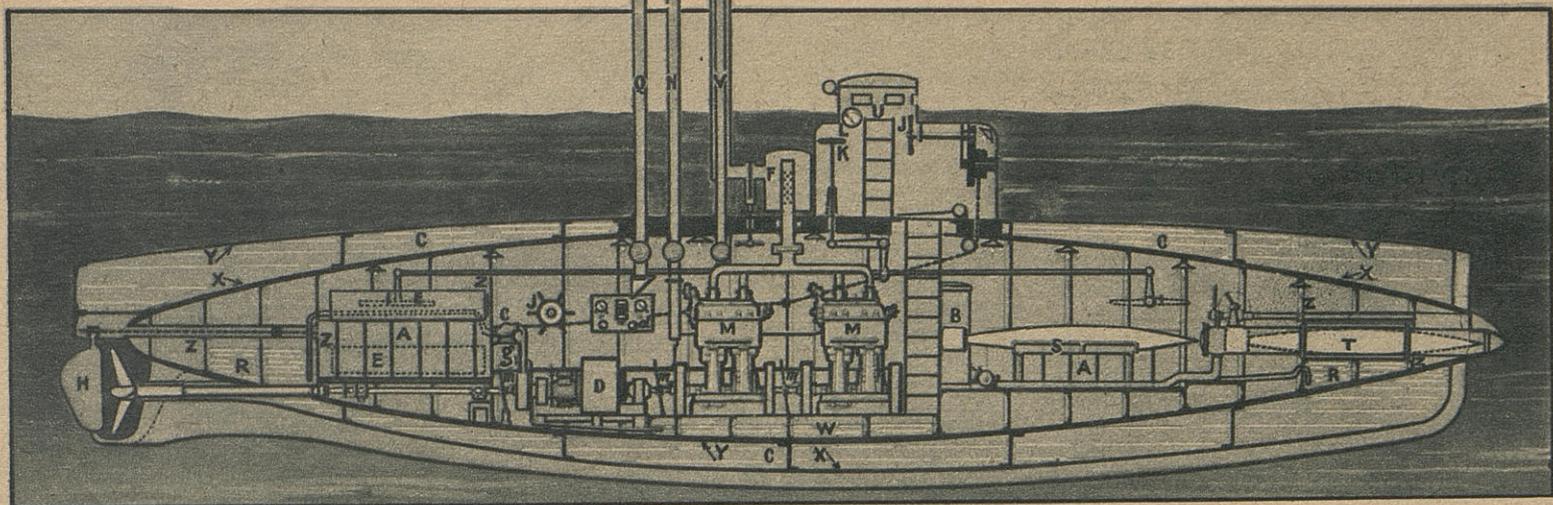
Il y a lieu de signaler la perte d'un de nos sous-marins, le *Curie*, qui succomba en décembre au cours d'une entreprise très audacieuse consistant à aller torpiller des unités de la flotte autrichienne dans son repaire à Pola. C'est la principale base navale, pour ne pas dire l'unique, de l'Autriche, dans une baie à étroite ouverture que couvre une île aux fortifications puissantes. Le *Curie*, suivant un navire autrichien, longeait le canal qui sépare l'île de la terre ferme et pénétrait dans le port. Il allait atteindre le but lorsqu'il heurta une estacade. Il chercha longtemps à s'en dégager, mais ce fut en vain ; il dut, ainsi qu'un communiqué de la marine le disait, faire surface ; il fut canonné et le commandant et l'équipage étaient faits prisonniers.

On sait que la direction des opérations dans l'Adriatique fut remise à l'amirauté italienne et, le 7 juillet, le croiseur cuirassé *Amalfi*, qui prenait part à une reconnaissance dans la haute Adriatique, était torpillé et coulé ; le 18 juillet, nouvelle catastrophe : un autre croiseur cuirassé italien, le *Giuseppe-Garibaldi*, après une attaque contre Cattaro, était frappé d'une torpille et coulait.

À la suite de ces deux sinistres, la chasse contre les sous-marins devint plus vive ; la première victime en fut le sous-marin autrichien *U-12*, celui même qui avait torpillé le *Jean-Bart* ; il fut coulé le 11 août

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.

J'ai vu...



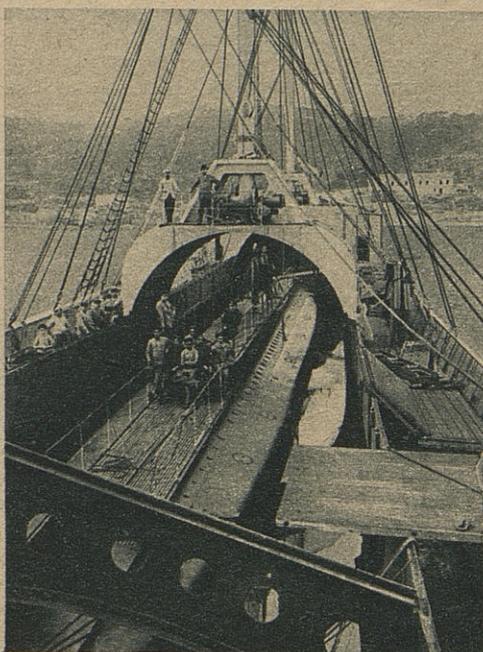
COUPE D'UN SUBMERSIBLE

A. A. accumulateurs électriques. — B. réservoir d'air comprimé pour lancer la torpille. — C. C. C. lest d'eau contenu entre la coque extérieure Y et la coque intérieure X. — D. électromoteur pour la marche en plongée. — E. réservoir d'air comprimé. — F. silencieux des moteurs M. M. — G. dynamo-pompe de stabilité longitudinale. — g. dynamo-pompe de stabilité d'immersion. — H. gouvernail de direction. — I. I. gouvernail de plongée. — J. J. macaron du gouvernail de direction. — K. volant de manoeuvre des gouvernails de plongée. — L. manomètre indicateur d'immersion. — M. M. moteurs à explosion ou à combustion interne. — N. prise d'air à l'extérieur. — O. manchon d'accouplement de l'arbre. — P. palier de butée. — Q. périscope. — R. lest de stabilité longitudinale. — S. chantier de la torpille. — T. torpille. — U. poste du timonier. — V. éjecteur d'air. — W. réservoir régulateur d'immersion. — X. coque intérieure, dite coque sous-marine. — Y. coque extérieure, dite coque submersible. — Z. Z. Z. Z. cloisons étanches qui divisent l'intérieur du sous-marin en plusieurs compartiments.

avec tout son équipage par un sous-marin italien ; deux jours après, un autre sous-marin autrichien était détruit ; le second et onze hommes d'équipage étaient faits prisonniers. En septembre, le 9, le sous-marin français *Papin* torpillait un groupe de torpilleurs près du cap Planka, endommageant gravement l'un d'eux.

Les opérations maritimes se firent moins actives pendant quelque temps. Quoique nos sous-marins aient continué leur œuvre de surveillance et d'attaque, deux pertes sensibles ont été éprouvées par nous : celles du *Fresnel* qui s'échoua sur la côte d'Albanie et celle du *Monge*, coulé devant Cattaro par un croiseur ennemi. Ces pertes étaient plus que compensées : un sous-marin autrichien coulait devant Cattaro dans les derniers jours de décembre ; un autre vers la même date était pris par deux contre-torpilleurs, dont un français, et amené à La Valette (île de Malte). Enfin, le 13 janvier 1916, le sous-marin français *Foucault* coulait un croiseur autrichien du type *Novara*, le plus moderne de la flotte autrichienne, à proximité de Cattaro.

La mer Égée a d'abord vu les sous-marins alliés pénétrer avec une audace remarquable dans le détroit des Dardanelles et pousser leurs attaques jusque dans la mer de Marmara. Le 13 décembre 1914, le



Le bateau spécial destiné à transporter les sous-marins français.

sous-marin anglais *B-2* s'introduit dans le détroit et y va torpiller et couler le cuirassé turc *Messoudieh*, de 9250 tonnes, armé de 2 canons de 240, 12 de 152 et 14 de 76. Le 15 janvier 1915, un sous-marin français entra dans les Dardanelles et ne revint pas, son équipage fut fait prisonnier.

Au commencement de mai, le sous-marin britannique *E-14*, dans la mer de Marmara, avait coulé deux canonnières et un transport turcs, épargnant des navires de commerce qui portaient des réfugiés, femmes et enfants.

Cependant des sous-marins ennemis, dont l'entrée dans la Méditerranée par Gibraltar avait été signalée, allaient remporter un important succès : l'un d'eux torpillait le 25 mai le cuirassé anglais *Triumph* qui protégeait le débarquement de troupes dans la presqu'île de Gallipoli. Deux jours après, le 27, nouveau torpillage : le cuirassé anglais *Majestic* était coulé par un sous-marin pendant qu'il portait assistance aux troupes à terre. Mais l'action des sous-marins alliés continuait. Le sous-marin anglais *E-11* coulait des transports dans la mer de Marmara et, entrant à Constantinople, allait lancer une torpille contre un transport le long du quai de l'Arsenal.

(A suivre.)

A. ROUSSEAU.

LES DÉLÉGUÉS ANGLAIS DES COMITÉS INTERPARLEMENTAIRES FRANCO-ANGLAIS A PARIS



Comme suite à la visite que firent à Londres, il y a quelques semaines, les parlementaires français, la délégation britannique du comité interparlementaire franco-anglais vient d'arriver à Paris. Ils vont continuer les travaux qui ont déjà réalisé l'entente féconde

et qui resserreront encore les relations déjà si intimes entre les deux grands pays alliés qui poursuivent une commune victoire. La délégation anglaise, dont nous donnons ici les représentants, a été présentée par lord Bryce au Président de la République.

UN HÉROS DE VINGT ANS : L'AVIATEUR GUYNEMER

Par Jacques MORTANE (suite) (1)

Aceux qui le menaçaient parce que les intempéries ne lui faisaient pas peur, il a répliqué au front en conquérant la réputation de celui qu'aucun élément ne saurait arrêter s'il y a « du Boche dans l'air ».

Vite, on envoya le nouveau breveté à la réserve générale d'où il fut bientôt expédié vers une escadrille fameuse. Elle était commandée par un capitaine qui avait abattu deux avions allemands se dirigeant sur Paris. Les pilotes, dont Védrines, étaient tous de vieux champions, aguerri, pleins d'expérience, de vrais « lousps d'air ». Qu'allait faire dans cette galère ce gosse imberbe, échappé des bancs du lycée? Était-ce une plaisanterie

qu'on voulait lui faire ou une preuve de confiance admirative qu'on lui décernait?

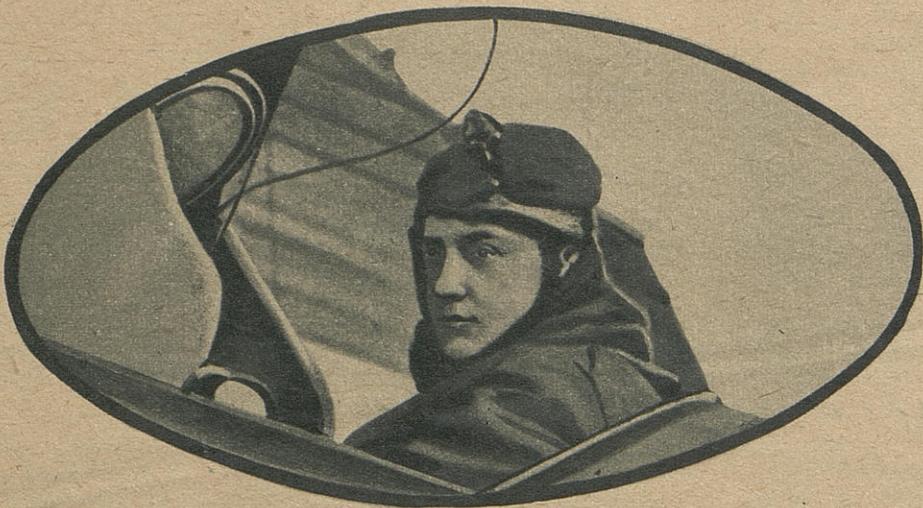
Guynemer avait confiance en son étoile. Il arriva timide, mais ferme, respectueux mais sûr de soi. Les uns et les autres ne le regardaient pas, à vrai dire, avec une grande sympathie. On avait bien déclaré qu'il était un pilote remarquable, mais que pouvait-on attendre d'un aviateur de moins de deux mois et même pas majeur? Non, c'était bouffon. Et les innocentes moqueries ne manqueraient pas, gentilles certes, mais cependant cinglantes. Cette sorte de dérision n'avait pas échappé à l'œil perçant de la victime, qui intérieurement était très vexée et ne dérangeait pas. Le novice attendait impatiemment l'occasion de montrer ce qu'il valait. Il tenait à s'imposer dès sa première sortie. Comment? Il l'ignorait, mais pensait bien que les circonstances, une fois de plus, viendraient à son aide et lui permettraient d'atténuer dans la mesure du possible le grand grief qu'on lui adressait et qui perdait de sa force chaque jour avec une régularité mathématique: la jeunesse. Cette occasion se présenta rapidement.

LE PREMIER VOL

Il avait jusque-là caché ses sentiments à ceux qui le traitaient avec désinvolture. Lorsqu'il reçut la mission qu'il avait à accomplir, malgré lui, une lueur de défi brilla dans son regard et ce n'est pas sans une certaine ironie qu'il regarda son lieutenant-observateur en montant dans l'appareil.

« Je vais vous montrer ce que je sais faire, moi le même! » semblait-il dire.

Il part, prend de la hauteur, franchit les lignes, fait sa reconnaissance et se prépare à rentrer. Mais auparavant, il tient à faire ses preuves. Un emplacement où se trouve une batterie spéciale lui a été signalé, il s'y dirige. Et, juste au-dessus de 2 000 mètres le voilà qui descend en spirales sous un feu intense. Il passe à travers les flocons de fumée des obus avec une aisance et une maîtrise prodigieuses. Il évolue avec une légèreté, une virtuosité qui semblent faire croire qu'il fait une exhibition dans un



L'AVIATEUR GUYNEMER, SUR SON NIEUPORT DE CHASSE

meeting. Et plus les canons tirent, plus il resserre ses spirales. Son passager est profondément inquiet.

« On ne m'avait pas dit qu'il était fou », pense-t-il.

Il ne peut supposer que l'expression « baptême du feu » a été aussi fidèlement prise au pied de la lettre. Arrivé à 800 m. Guynemer, le dos endolori par les coups que son compagnon lui donne pour le rappeler à la raison, cabre enfin et reprend de l'altitude. Il regagne son port d'attache et, après l'atterrissage, on constate que son parasol rapporte 17 éclats d'obus.

A dater de ce jour, l'adolescent fut traité comme un homme et fut pris au sérieux.

LA TACTIQUE ALLEMANDE

Les Allemands font grand cas de leurs deux héros, les lieutenants Böecke et Immelmann, qui sont parvenus, disent-ils, à abattre chacun huit avions alliés! Si nous employions leur tactique, Guynemer aurait triplé ou quadruplé le nombre de ses victimes. Pourquoi, demanderez-vous, n'agissons-nous pas de la même manière? Je serais bien embarrassé de répondre à cette question. Tout ce que je puis faire, c'est de reproduire deux passages d'articles publiés par moi dans un quotidien. Le 19 juillet, j'écrivais: « Le toréador de l'air ne doit jamais dépasser les lignes. Il doit attendre l'adversaire et l'abattre au-dessus de notre territoire », et le 26 juillet: « Les sentinelles aériennes doivent se partager le ciel en secteurs, évoluer à diverses altitudes pour former en quelque sorte les mailles d'un filet à travers lesquelles il sera impossible de passer. L'imprudent qui forcera la consigne sera assailli aussitôt et payera de sa vie son audace. » Deux mois après, simple hasard sans doute, les Allemands adoptaient cette méthode qui leur a permis de remporter de sérieux succès. Tandis que nous continuons à considérer le duel aérien comme une lutte sportive, nos adversaires le traitent comme un véritable combat. Leur procédé est simple: deux ou trois avions, des L. V. G.

le plus souvent, viennent à la rencontre de l'appareil français de reconnaissance ou de réglage. Ils l'encerclent. Tandis que notre représentant ouvre le feu contre l'un d'eux, les autres font le guet, puis soudain arrive par derrière un Fokker qui manœuvre sa mitrailleuse et n'a guère de mérite à triompher — quand il le peut — d'un antagoniste dont l'attention est occupée ailleurs. Ce système répugne un peu à notre loyauté. C'est un guet-apens, mais qui permet d'obtenir le résultat désiré. Grâce à ce procédé, les Allemands passent pour avoir deux virtuoses — ceux-ci sont certainement très remarquables, mais nullement supérieurs à

nos héros, — et un appareil extraordinaire; — or, le Fokker serait plutôt inférieur à notre biplan de chasse monoplace. Ces constatations montrent les avantages d'une tactique logique. Guynemer, lui, a abattu ses Boches en se présentant, seul et face à eux. Il n'en a que plus de mérite et ce préambule était destiné à prouver sa valeur.

Il y avait à peine quinze jours qu'il était arrivé au front lorsqu'il réussit son premier exploit. Il montait alors un parasol-biplane et avait comme mitrailleur son mécanicien Guesder.

LE PREMIER EXPLOIT DE GUYNEMER

C'était le 19 juillet 1915. Un avion allemand ayant été signalé, vite le jeune pilote prenait son vol et tentait d'aller l'empêcher de survoler nos lignes. Mais, lorsqu'il atteignait l'altitude voulue, il s'apercevait que l'ennemi était vraiment loin et hors de sa portée. Il tirait cependant sur lui jusqu'à l'aérodrome de Coucy, où il le voyait descendre. Il se préparait à rentrer, navré de l'insuccès alors qu'il se voyait déjà glorieux, quand, au loin, un petit point noir semblait percer la brume et arriver vers lui. Vite, il reprenait sa garde et montait en attendant l'arrivée de l'adversaire. Celui-ci approche. A 3 200 mètres, Guynemer pique vers lui, le poursuit. Il le rejoint à Soissons. C'est au-dessus de la ville exactement que le duel s'engage sous les regards angoissés des habitants. Pendant dix minutes c'est le bruit incessant et les nuages de fumée des mitrailleuses cherchant leur proie. Les deux avions tournent l'un autour de l'autre. Ils vont, viennent, virent, piquent, cabrent. Le canon de l'arme de Guesder est faussé, ce qui nuit à la précision de l'attaque. Peu importe, les deux appareils sont à peine séparés de 15 mètres: du côté français 115 coups ont déjà été tirés. L'Allemand n'est pas plus économe et semble adroit: Guesder reçoit une balle dans la main, une autre lui frôle les cheveux et coupe son passe-montagne. La lutte se poursuit.

JACQUES MORTANE.

(A suivre.)

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.

J'ai vu
UN GESTE QUE LA FRANCE

N'OUBLIERA PAS



**LES DÉLÉGUÉS PARLEMENTAIRES ANGLAIS DÉPOSENT
DES FLEURS A LA STATUE DE JEANNE D'ARC (24 février)**

Ce fut lord Bryce, le chef de la délégation des parlementaires anglais, qui vint au matin du 24 février sans cortège, sans cérémonie, sans discours, déposer une gerbe de roses au pied de la statue de Jeanne d'Arc de la place des Pyramides. À la gerbe était épinglée une feuille de papier avec l'inscription sui-

vante : " Les représentants du Parlement britannique déposent cette palme aux pieds de Jeanne d'Arc comme le symbole de la réconciliation complète des deux pays à l'heure où les deux peuples unis dans le même sentiment de vénération pour l'héroïne de la vieille France, défendent ensemble la liberté du monde ".

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 19 AU 25 FÉVRIER 1916

SAMEDI 19. — Grand débat à la Chambre, sur le « contrôle du gouvernement dans la zone des armées ».

DIMANCHE 20. — Le butin russe à Erzeroum est considérable : 300 canons, 20 000 prisonniers.

LUNDI 21. — L'offensive allemande pour Verdun s'affirme de grande envergure.

MARDI 22. — En une seule journée, nous avons abattu un zeppelin et sept avions allemands.

MERCREDI 23. — Légère avance de l'ennemi en Artois.

— Les Italiens enlèvent le sommet du Monte Collo.

JEUDI 24. — Sept corps d'armée allemands mènent l'attaque contre Verdun.

VENDREDI 25. — Recul allemand devant Dvinsk.

— Nos avions bombardent la gare et l'usine à gaz de Metz.



(Cl. Sect. phot. de l'Armée.)

Les artistes de la Comédie-Française qui sont allés jouer sur le front, devant un parterre de combattants, sont acclamés après le spectacle et reçoivent des gerbes de fleurs. Sur le cliché : M^{mes} Bartet, Thérèse Kolb, Dussane, de la Comédie-Française; Marguerite Carré, de l'Opéra-Comique; M.M. Henry Mayer, Siblot, Barral, de la Comédie-Française.

UNE "GRANDE PREMIÈRE" SUR LE FRONT

Par M^{me} B. DUSSANE, de la Comédie-Française

[Nos lecteurs savent que l'administrateur intérimaire de la Comédie-Française, M. Émile Fabre, l'éminent auteur des *Ventres dorés*, a eu l'heureuse idée d'organiser avec l'élite de ses sociétaires et pensionnaires l'œuvre du "Théâtre aux armées". J'ai vu... a donné les noms des comédiens qui figureraient au programme de la première représentation. Elle eut lieu quelque part... sur le front... devant une division de troupes coloniales. Nous avons demandé à l'une des artistes qui fut parmi les plus applaudies, M^{me} Dussane, de nous conter pour nos lecteurs les impressions que lui laissa cette "grande première" devant les soldats venus l'écouter entre deux combats. Et voici les lignes qu'elle a bien voulu nous envoyer.]

Ce sont nos plus beaux souvenirs que nous sommes en train de vivre en ce moment, et j'ai scrupule à en parler si tôt, alors qu'ils sont encore presque du présent... Je ne saurais dire le sentiment de joyeuse fierté que chacun de nous a ressenti, quand on nous a communiqué ce projet et quand on nous a annoncé que nous faisons partie du premier spectacle. Certes le public militaire n'était pas nouveau pour nous, car nous avons tous plus ou moins joué dans les hôpitaux de Paris et de province depuis plus d'un an; nous n'en avons que plus d'émotion à l'idée d'aller rendre visite aux troupes chez elles, dans leurs campements, de nous mêler, ne fût-ce que quelques heures, à leur vie quotidienne. Nous sommes donc partis pleins de joie, et tout s'est accordé pour nous laisser de ces voyages une impression de romanesque et d'aventure. A la descente du train, des autos sont venues nous prendre pour nous amener, au crépuscule, dans des villages perdus dont nous n'avons pas su, dont nous ne saurons jamais les noms. Nous y avons trouvé, groupés là et venus de plusieurs kilomètres à la ronde, des centaines de soldats qui repartaient, le lendemain ou le surlendemain, pour le front. N'est-elle pas jolie cette rencontre, dans un lieu inconnu, de comédiens qui passent et de soldats qui s'en vont? On s'arrête, on parle quelques instants, on rit, on chante ensemble quelques vieilles chansons et l'on se sépare pour toujours, avec une larme mêlée au dernier sourire... Nous sommes ainsi revenus aux plus anciennes traditions de notre théâtre: Molière lui-même eût pu nous accompagner quand nous avons joué



(Cl. Henri Manuel.)

M^{me} B. Dussane, de la Comédie-Française, qui nous conte ici ses impressions d'une "grande première" sur le front.

dans cette haute grange; il se fût seulement étonné d'une scène si bien aménagée, et d'une installation électrique aussi parfaite que rapidement improvisée. Le cadre de la seconde représentation fut encore plus imprévu: nous étions cette fois dans une église désaffectée, et si les saynètes comiques se trouvaient un peu dépayées dans cette vaste architecture, en revanche les refrains populaires repris en chœur par tous ces hommes s'amplifiaient sous ces voûtes jusqu'à prendre des airs de cantiques triomphants, et la *Marseillaise* y grondait d'une irrésistible voix. De véritables épisodes de roman comique se mêlent à ces impressions profondes. Je n'oublierai jamais, par exemple, l'aspect pittoresque de la salle basse de ferme où nous nous sommes maillés, mes camarades et moi, le premier soir, à la lumière d'une lampe à pétrole et

d'une ampoule électrique portative — comme nous étions loin du foyer de la Comédie, et du cadre ordinaire dans lequel on nous imagine volontiers! Je me rappellerai également longtemps la randonnée mouvementée — et trop souvent arrêtée surtout! — qui nous amena en automobile après des incidents de toute sorte, à 5 heures du soir, dans un pays où notre venue avait été annoncée pour 2 heures. Tous les soldats rassemblés dans la rue firent à nos voitures essouffées une réception bruyamment cordiale. En un instant, ils se groupèrent dans la salle de spectacle; en un instant aussi nous étions prêts à commencer notre programme. Le protocole théâtral n'existe plus; tout se passe entre camarades, du public à l'acteur et de l'acteur au public. Nous avons là une impression de confiance, d'amitié pourrais-je dire, que nous ne retrouverons nulle part ailleurs; et les soldats de France, à qui nous devons la vie et la liberté de notre pays, nous auront donné par-dessus le marché les plus beaux succès de nos carrières. Cela s'ajoute à la dette que nous avons envers eux et que nous savons bien ne jamais pouvoir acquitter tout entière. Au moins comprendra-t-on sans peine le bonheur que nous éprouvons à leur avoir donné un peu de joie, à les avoir « ravitaillés » en gaieté. C'est un grand honneur pour nous d'avoir diverti quelques instants leurs loisirs. S'ils se souviennent de nous parfois pendant les durs moments de leur tâche, s'ils se rappellent un mot drôle ou un bout de chanson, s'ils veulent bien tresser parmi leurs lauriers les humbles petites fleurs que nous leur avons apportées de ce Paris qui les aime, nous nous serons sentis, comme le disait l'autre jour un illustre sociétaire de la Comédie-Française, vraiment utiles à quelque chose. Ce sera notre meilleure récompense et notre légitime fierté dans ce temps où chacun, selon qu'il le peut, doit mettre sa joie à servir.

B. Dussane

J'ai vu

LA VISITE DU GÉNÉRAL SARRAIL AU ROI CONSTANTIN :
ELLE FUT LA RENCONTRE DE DEUX CHEFS (22 février)

M. Ventzelos.

M. Zaïmis.



M. Guillemin.

Général Sarrail et le roi Constantin.

M. Skouloudis.

Interviewé sur la visite qu'il fit au roi Constantin, le 22 février, le général Sarrail a déclaré " qu'en sa qualité de commandant en chef de l'armée d'Orient, il avait visité le généralissime de l'armée grecque ". En effet, le roi de Grèce est avant tout un soldat et l'entente s'est tout

de suite établie entre le héros de Verdun et le vainqueur des Bulgares. L'entrevue a encore accentué la très sensible détente que l'on sentait dans nos rapports avec le gouvernement d'Athènes. Dans le médaillon : les personnages que visita le général Sarrail à Athènes.

UNE JOURNÉE HISTORIQUE LE TSAR ASSISTE A L'OUVERTURE DE LA DOUMA (22 février)



Pour la première fois depuis 1905, date de convocation de la première Douma, le Tsar a assisté le 22 février à l'ouverture du Parlement russe. Sa présence, qui causa une profonde émotion, marque une véritable révolution dans les annales du gouvernement. Elle

signifie aux yeux du monde que le chef suprême de toutes les Russies, qui a trouvé dans les assises populaires de son immense empire tant de courage, une telle ardeur de sacrifice, et la compréhension profonde des intérêts du pays, entend l'associer désormais au pouvoir.

Le Général Humbert.

LES CHEFS DE L'OFFENSIVE FRANÇAISE
Le Général Dubail. Le Général Herr. Le Général Pétain.

Le Général Roques.



Le Kaiser.

Le Général Daimling.

Le Général Haeseler.

Le Général Von Bothmer.

Le Kronprinz.

CEUX DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE

LA BATAILLE DE VERDUN

A l'heure où notre tirage nous oblige à mettre sous presse, nous ne pouvons pas encore dire que l'offensive allemande sur Verdun soit brisée. Il n'en est pas moins vrai qu'elle a reçu un coup d'arrêt. C'est un premier avantage, si l'on songe que l'ennemi a entrepris cette bataille avec les moyens d'une force inouïe.

Comme le montre notre carte, où le front est marqué par un grand trait noir, ils peuvent attaquer aussi à l'ouest dans la direction générale Verdun-Metz, et au sud dans la direction Verdun-Saint-Mihiel. Tout porte à croire que, malgré la présence de l'Empereur, les Boches se casseront les dents sur Verdun.